



442ÈME RUE

Fanzine à géométrie variable et parution aléatoirement régulière.

N° 73



442ème RUE

64 Bd Georges Clémenceau

89100 SENS

FRANCE

☎ (33) 3 86 64 61 28

leo442rue@orange.fr

<http://membres.lycos.fr/la442rue/>

Merci et salut :

Les LEZARDS MENAGERS

K-PUN

PRESIDENT DOPPELGANGER

KARINE, OPHELIE & VINCENT (au théâtre ce soir)

Dimi DERO INC

Les MARTEAUX PIKETTES

MISS THUMPER (where are you now ?)

Patrice LAPEROUSE

CECILE (yop yop down under)

Samia & Sal CANZONIERI

VINCENT (Mass Prod)

HERVE "Guttercat"

Dimanche 5 aout 2007 ; 21:29:30 (reef time)

ZINE IN THE MAIL

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers !

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

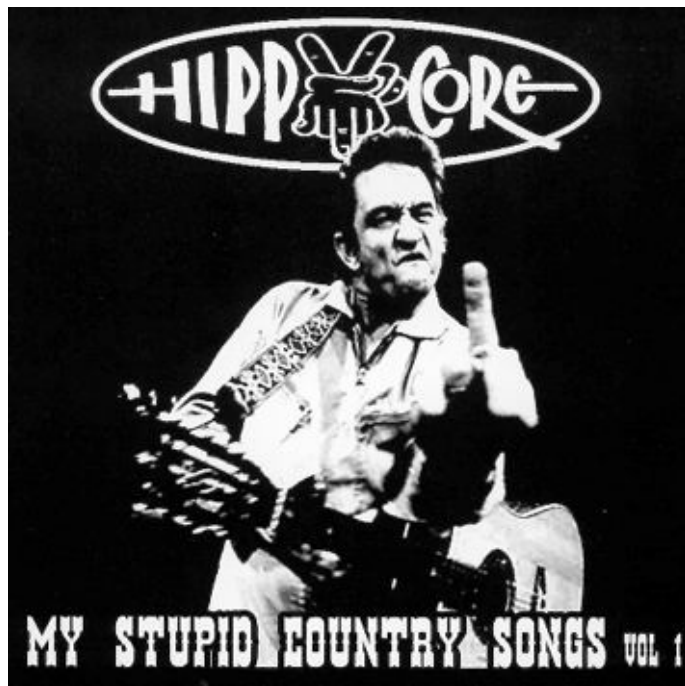
La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

Retrouvez la "442ème Rue" tous les mardis, à partir de 18h30, sur le 94.5 de Triage FM. C'est à Migennes (Yonne) que ça se passe. Les nouveautés chroniquées dans le zine, mais aussi des oldies, du punk, du ska, du blues, du surf, du garage, du rock'n'roll, tout ça et bien plus encore.



HIPPYCORE : My stupid country songs Vol 1 (CD, L'Univers Sale - www.univers-sale.net)

N'allez pas croire que, parce qu'ils ont intitulé leur premier album "My stupid country songs", parce qu'ils ont collé la photo de Johnny Cash sur la pochette, et parce que l'introuvable de ce disque est balancée toute harmonica et slide guitar au vent, Hippycore ait définitivement viré country après plus de 10 ans de dévotion pure et dure au hardcore du même tonneau, c'eût été trop facile mes petits amis. C'est que des menteries tout ça, c'est que pour attirer le chaland et pour lui soutirer quelques dollars grâce à une publicité mensongère bien amenée, c'est que du détournement et du dévoiement pavlovien éhonté. Aucune morale ces jeunes gens. Parce que oui ce premier long play (enfin long, façon de parler, 24 minutes montre en main pour un petit 13 titres au compteur, oubliez le revival summer of love qu'on est en train de nous refourguer discrètement en même temps que la commémoration presleyenne grasse du bide et de l'artériosclérose), ce premier long jeu donc est un concentré d'énergie pure, un condensé de rage nullement contenue, un compactage d'adrénaline sous amphètes, un compressage de ramonage haute pression, fait pas bon se coller devant ce rouleau compresseur carburant au nitrométhane au risque de perdre ses derniers neurones en même temps que son short et ses tonges. A poil que vous risquez de vous retrouver... quoique non, même les poils se feront la jaquette face à tant de furie, de laminage et de karchérisation. Ceci étant rassurez-vous, juste avant la fin de l'album ils nous ressortent la slide au détour d'un "My stupid country" qui vire aussitôt country-punk décapant avant de finir en détournement du classique "Duelling banjos" affirmant sans détour que pour être "Too old for rock and roll" on n'en est pas moins fan de Motorhead devant l'éternel via quelques accords brillamment empruntés au père Lemmy. De la graine de fouteurs de merde je vous dis. Le prochain vous le faites en blues ?



6,66' (CD, L'Univers Sale)

Décidément, z'aiment bien tromper leur monde ces temps-ci chez L'Univers Sale (voir la chronique de Hippycore à côté... parce que oui, faut vous avouer, groupe et label ne font à peu près qu'une entité bicéphale... j'espère ne pas avoir dévoilé un secret d'état, mais bon, l'information avant tout, quitte à lorgner sur les méthodes de Closer ou de Gala, et tant pis pour la déontologie). Alors voilà, pour ceux qui verraient le Malin partout (on a déjà Sarko pour ça, on va peut-être pas en rajouter non plus, c'est bon) cette compil n'a rien de démoniaque ni de satanique malgré son titre. D'ailleurs elle n'est pas sortie le 6 juin 2006 (même si ça aurait fait son petit effet, je l'ai plutôt reçue du côté du 7 juillet 2007, autre symbolique, autre temps, autres moeurs). Non on est plus subtil que ça chez L'Univers Sale, ce titre à l'ésotérisme sybillin signifie juste que chaque groupe de la compil avait pour mission (et ils l'ont tous acceptée, le problème étant maintenant de savoir si ce disque s'autodétruirait un jour, pour l'instant ma copie tient le choc malgré plusieurs écoutes successives, c'est plutôt bon signe) de fournir pour 6 minutes et 66 secondes de musique afin de remplir la dite galette. Bon, j'ai pas non plus poussé le vice jusqu'à chronométrer le bouzin pour voir si c'était réellement le cas (encore qu'un rapide calcul mental, je suis vachement balèze dans ce genre d'exercice, montre que 76 minutes, durée du bazar, divisées par 13, nombre de groupes, donne un résultat légèrement inférieur à 6, ce qui tendrait à prouver que certains ont pipé les dés et ont joué les filles de l'air avant la fin de leur devoir, mais on ne va pas chipoter non plus hein...), le fait est qu'on en a quand même pour ses brouzoufs avec ce bon gros CD tout plein de punk dedans, avec des vrais morceaux de hardcore et quelques graines de ska pour l'assaisonnement. Quelques groupes ont extrait le meilleur de leurs productions récentes, d'autres se sont fendus d'inédits bon teint, et la plupart nous viennent de l'antique pays d'Oc, ce qui, au passage, nous permet de glaner quelques rayons de soleil en dépliant le sobre mais efficace digipack, toujours ça de pris vu le début d'été pourri que nous vivons en ce moment. D'ailleurs, en plus de l'été, Leptik Ficus, qui ouvre le bal, nous annonce que c'est carrément le monde qui l'est, pourri. Du coup le ton est donné derechef, et chacun de s'engouffrer dans la brèche pour nous raconter ses petites misères ou celles de ses voisins, même si, au milieu de tout ça, il en est pour ne pas oublier que le rire est le propre de l'homme (encore que j'ai déjà vu des singes ou des chevaux rigoler aussi, alors bon, si même les philosophes nous mentent, où va-t-on ?) avec quelques petits machins ironiques. Au final y a quasiment rien à jeter là-dedans, ce qui n'est pas une mince affaire. Vite fait la liste des nominés (qui tous, à un degré ou à un autre, ont déjà eu à faire à la just... euh à L'Univers Sale, soit sur disque soit sur scène) : Leptik Ficus (déjà cités mais quand on aime...), Nutcase (une élégante et ramonesque reprise du "Call me" de Blondie devenu "Kill me" pour l'occasion, le SM poussé à l'extrême), Drie Lagen (des qui n'amusement pas le terrain, la preuve c'est qu'il leur faut 5 morceaux pour faire leurs 6 minutes et quelques réglementaires, dont un "Police bâtard" qui n'est autre qu'une resucée du "Fist fuck playa club" de Ludwig Von 88), Saturn, Arrach (les bien nommés), Gilbert et ses Problèmes (pourquoi ne suis-je pas surpris de les retrouver ici ?), Hippycore (sont chez eux merde), Fiction Romance, Medef Inna Babylone (avec un "Chirac Chirac" plus vraiment d'actualité mais bon...), Tados, Stony Broke, La Meute, Noizorkestra (qui se fendent d'un explicite "6,66' time for Devil" complètement en phase avec le propos général, jusque dans le timing, le vrai). J'ai donc entendu moult guitares énergiques, un bon paquet de vocaux éternés, une palanquée de rythmiques frénétiques, mais je n'ai point ouï de synthés, et je n'ai pas vu l'ombre de l'esquisse du squelette de la queue d'un raton laveur. Si ça peut vous aider dans votre choix d'acheter ou non cette compil (je serais vous je m'orienterais vers la première option, mais c'est comme vous l'voulez...).

The RATCHETS : Glory bound (LP, Pirates Press Records - www.piratespressrecords.com)

Si ces mecs-là ne passent pas rapidement du rang d'illustres inconnus à celui de révélation de l'année je veux bien bouffer mes paraboats, coque comprise. J'avais jamais entendu parler de ce groupe new-yorkais avant la sortie de cet album (du coup je suis bien incapable de dire s'il s'agit de leur premier ou de leur 150 000ème), mais je sais une chose par contre : depuis combien de temps n'avez-vous pas vu un groupe poser en perf et en coupe teddy sur une pochette d'album ? Pour ma part ça fait une éternité, ce qui ne pouvait que me conforter dans ma volonté d'y jeter une oreille. On va se débarrasser tout de suite des contingences matérielles, the Ratchets n'ont pas inventé le rock'n'roll, ils n'en ont même pas inventé un dérivé quelconque, pour autant ça ne les empêche pas de nous balancer une dizaine de brulots d'un punk-rock à la foi intacte et aux relents clashiens certes évidents mais foutrement classiques et grinçants. Un disque où la spontanéité n'est ni frelatée ni brinquebalante vu que le bazar a été balancé en une semaine à peine, roots quoi. Alors oui the Ratchets c'est 2 chanteurs-guitaristes dont l'un a la voix granuleuse d'un Strummer enfumé, oui the Ratchets pondent des mélodies décomplexées, enlevées et vitaminées que ne renieraient ni le Clash, ni Rancid, ni même les Disasters de Roger Miret, oui the Ratchets vous rappelleront furieusement les lacérations exhubérantes de qui vous savez, mais bon dieu que c'est bien fait, que ça vous fait tapoter du pied au mépris de la plus profonde maîtrise de soi, que ça vous entraîne sur les voies balisées d'un punk-rock militant et sincèrement empreint d'une conscience politique et sociale qu'on ne trouve plus guère désormais, aux USA s'entend, que chez les rockers non encore atteints de beauferie dégénérante. En plus l'objet est beau avec sa pochette gatefold au papier épais et au graphisme sépia et son disque en 2 tons de bleus (clair et foncé). Je sais ça ne fait pas tout, mais ça ne gâche rien non plus.

ELVIS PRESLEY - L'HISTOIRE D'UNE ICONE AMERICAINE (magazine + CD, Les Inrocks 2 - www.lesinrocks.com)

Ah ! Elvis ! Le bonhomme, depuis 53 ans, symbolise à lui seul le paradoxe américain. Ce bon fils à sa maman restera, aux yeux de l'histoire, comme le véritable catalyseur de la naissance du rock'n'roll, la première musique à saper les fondements mêmes de la société américaine. Après juillet 1954 et la mise en boîte de "That's all right" rien ne sera jamais plus comme avant, ni aux USA ni dans le monde. Ah ! La mort d'Elvis ! Peut-être la seule véritable idole du 20ème siècle qui apparaisse encore plus vivant depuis qu'il a trépassé, encore un sacré paradoxe. C'est pas compliqué, depuis 30 ans qu'il a poussé son dernier étron à Graceland il y a sûrement plus de gens qui l'ont vu vivant aux quatre coins du monde que de gens qui l'ont vu vivant de son vivant (et ça inclut bien sûr les parterres entiers de rombières qui allaient se pâmer devant ses rondes à Las Vegas), et je ne parle même pas des fournées de péquenots qui, depuis Roswell en 1947, prétendent avoir vu des soucoupes et autres cigares volants, leurs cohortes sont largement surclassées numériquement parlant, Elvis plus fort que E.T. Mais bon, il est de notoriété publique que, de toute façon, Elvis est mort un beau jour de 1958 dès lors qu'il a enfilé son uniforme de G.I. Son statut post-militaire ne sera jamais qu'une lente dégringolade vers un néant programmé par son faux colonel d'impresario. Ah ! La royauté d'Elvis ! Le King aura donc été un roi toute sa vie artistique durant. Le premier gros vendeur de disques de l'ère moderne, ce qui lui vaudra son titre, un soldat qui aura le privilège de ne pas avoir à dormir à la caserne mais dans une maison en ville spécialement louée pour l'occasion, un chanteur décrié que les plus conservateurs des présentateurs télé de l'époque (Ed Sullivan en tête) programmeront néanmoins dans leur émission en l'abreuvant de courbettes serviles tout simplement parce que 5 minutes d'Elvis à la télé c'était le jackpot médamétrique assuré, un acteur nullissime qui sera néanmoins l'un des mieux payés de sa génération, un showman obèse que le ridicule ne tuera même pas lors de concerts vegassiens plus mégalomaniques que tout ce qu'un être humain normalement constitué aurait pu imaginer, un roi fainéant qui ne sortait quasiment plus de chez lui, jusqu'à faire le tour de sa piscine en moto pour tout défolement, et à s'abrutir de médocs et de junk télévision, jusqu'à sa mort, sur son trône, enfin celui de ses chiottes, comme un vulgaire népote impotent et indolent. Ah oui Elvis ! Tout est ici décortiqué, sans concession ni sensationnalisme. Elvis, un sujet qu'on n'aurait pas cru voir traiter par les Inrocks, qui en font quand même un hors-série passionnant... et passionné. Bon, ceci étant, Elvis, en 4 années magiques (54-58) va néanmoins graver rien moins que les tables de la loi rock'n'rollienne. Certes il y eut du rock'n'roll avant lui (noir presque exclusivement), il n'en demeure pas moins vrai que c'est Elvis qui va le porter sur les fonds baptismaux, et chacun sait que c'est là le seul gage de félicité éternelle, et que l'âme du rock'n'roll soit vouée aux feux infernaux plutôt qu'aux élévations paradisiaques ne change rien à l'affaire. En prime un excellent CD qui propose, extraits de la non moins excellente collection "Roots of rock'n'roll" de Frémeaux, une douzaine de titres qui ont forgé la culture musicale du jeune Elvis, de la country de Barbecue Bob, de Gene Autry ou de Hank Williams, au blues d'Arthur Crudup ou de Sister Rosetta Tharpe, en passant par le rhythm'n'blues d'Amos Milburn, de Wynonie Harris, de Lloyd Price ou de Big Mama Thornton, voire la variété des Boswell Sisters ou le proto-rock'n'roll de Jackie Brenston, ce sont plus de 20 ans de façonnage presleyen que vous pourrez replacer dans le contexte d'une époque à jamais révolue, mais une ère essentielle de l'histoire, non seulement du rock'n'roll, mais de toute la musique populaire planétaire. Alors oui, Presley est peut-être mort il y a 30 ans, mais putain Elvis, lui, est toujours salement vivant et vivace. Alleluiah !

**THE KING IS DEAD.
LONG LIVE THE KING !**

ANONYMUS : Chapter chaos begins (CD, Galy Records/Enragé Production - www.enrageprod.com)

Décidément la ligne directe qui relie Rennes au Québec est méchamment fréquentée. Après les Ghoulunatics il y a quelques mois c'est au tour d'un autre tenant du métal fondu sur les rives du Saint Laurent, Anonymus, de bénéficier des services d'Enragé Production afin de conquérir de nouvelles hordes de fans dans nos belles contrées franchoillardes. Le péril ne vient plus de l'est depuis longtemps, désormais faut se méfier de nos propres cousins... si on ne peut plus compter sur la famille... Parce que faut pas se faire d'illusions, les 3 gaillards d'Anonymus ne nous feront pas de cadeaux avec leur métal-core en fusion, sont pas là pour faire ami-ami et nous offrir des fleurs pour notre anniversaire. Non, sont bien là pour nous mettre à genoux à grandes rasades de bon gros riffs qui tuent. Rigolent pas les gonzes quand il s'agit de porter la bonne parole à coups de double grosse caisse dopée à l'insuline, quand il s'agit de convertir à grand renfort de pilonnage électrique haute tension, quand il s'agit de baptiser sous le feu incandescent d'accords aussi amènes qu'un Rocky Balboa lâché au milieu d'une famille de gorilles en rut. Le métal d'Anonymus, s'il est droit dans ses bottes, n'en lorgne pas moins également sous des jupons vicieusement hardcore, voire des dessous limite death ou grind, c'est dire si le truc n'est pas à mettre entre toutes les oreilles, surtout celles des plus fragiles (genre les moins de 3 ans et les plus de 116 ans, faut savoir faire preuve d'un peu d'humanité parfois). Par contre l'offrir comme cadeau de bienvenue à l'ensemble de la cage d'escalier dans laquelle vous venez d'emménager ne pourra que créer des liens d'amitié aussi solides qu'indéfectibles sur le long terme.

ROSEMARY : Tracks for a lifetime (CD, Minimal Chords - <http://www.minimalchords.org>)

Gasp ! Comment je vais bien pouvoir me sortir de cette chronique sans citer une seule fois le nom de Nirvana ? Hein ? Mais non je l'ai pas dit... Le groupe de Seattle revenait régulièrement dans tous les papiers consacrés au groupe de Chambéry lors de la sortie de "The bland anthems", leur premier "vrai" disque (après pas mal de démos), déjà sur Minimal Chords. Et force est d'admettre que les trois savoyards continuent de lorgner sévère du côté de la scène grunge de la charnière 80's-90's (damned, presque 20 ans déjà...) avec leurs titres où la hargne punky des guitares le dispute à l'acidité vénéneuse des mélodies, où les trépидations électriques des riffs se mélangent à l'énergie vindicative du beat. Certes il n'y a pas que du grunge là-dedans, il y a aussi un peu de punk ou quelques poils de métal parfois, toutes musiques énérvées de toute façon, toutes musiques intenses et carnivores, crépusculaires et abrasives (putain, écoutez moi ces guitares descendues au papier de verre). Les 3 titres de "Bland anthems" nous avaient prévenu, ces 3 furieux n'allaient pas en rester là, ce que confirme un premier album sans une once de graisse, aussi câlinou qu'un pitbull à la diète, aussi fier et bravache qu'un punk qu'aurait gagné un concours de jet de glaviot, aussi sale et jouissif qu'une nuit d'amour avec votre pornstar préférée. Ouais, va falloir compter avec eux dans les quelques mois qui viennent, ou alors je n'y comprends plus rien...

GRAVY PRESENTS "GET IT ! SMASH IT !" Vol.1 (LP, Gravyzine - www.gravyzine.com)

Encore une victime du syndrome "je fais un zine c'est bien mais si je sortais aussi mes propres disques ce serait mieux", syndrome que je ne connais que trop bien moi-même et à la rémission duquel il ne semble exister aucun remède... sinon de passer à l'acte... ce qui ne résoud rien d'ailleurs puisque la direction d'un label de disques, comme celle d'un fanzine, est une activité salement addictive à laquelle il est bien difficile de résister. Saloperie de rock'n'roll ! Or donc Samia Canzonieri (en plus d'être la femme de Sal, le guitariste d'Electric Frankenstein) est la rédactrice en chef du webzine Gravy (après 5 numéros papier dans les 90's), un zine pointu, passionné et foutrement électrique. Beaucoup de garage, pas mal de punk, une avalanche de trash, voilà ce qui vous attend si vous en parcourez les pages. Alors forcément la première production discographique de l'entreprise est le fidèle reflet de ces goûts sensuels et tentateurs. Le format tout d'abord, vinyl évidemment, avec une pochette-collage sexuellement transmissible et une galette joliment marbrée (au moins 4 couleurs différentes, avis aux collectionneurs). Le couplage ensuite, classique avec ses 2 fois 6 titres, à l'ancienne pour ne rien perdre de la dynamique de la gravure et du pressage. Le signal sonore enfin, du garage pour l'essentiel, mais du garage foncièrement daté 80's-90's, sans une once de revival donc. Un garage loin de l'orthodoxie du genre cependant, puisque certains des groupes présents ici n'hésitent pas à fricoter avec le wild-rock'n'roll (Bloodshot Bill), le punk (When I Was Dead, des californiens qui ont même débauché Greg Hetson, le guitariste de Bad Religion, pour une petite aventure adultère consentante), la country (Demon's Claws, qui, avec l'aide de Skip Jensen, ratatinent un titre de Merle Haggard) ou le post-punk (Sunday Sinners, un groupe entièrement féminin, qui repoudrent le "Cheree cheree" de Suicide, exercice de style peu aisé mais dont les demoiselles se sortent avec élégance, grâce et raffinement). Au rayon des minois connus, ceux du duo féminin italien de Motorama, des punkys Gogo Pleasers ou des intégrés norvégiens the Cheaters. Au rayon des découvertes CPC Gangbangs, des canadiens qui ouvrent le bal avec la légèreté d'un coït entre un trappeur et une femelle grizzly ou the Firejacks, soit Bloodshot Bill en version groupe au complet en lieu et place du one-man band traditionnel chez lui, pour une belle tranche de rockabilly profondément rural et sudiste. Pour les fétichistes sachez enfin que les notes de pochette sont signées Eric Davidson, le chanteur des New Bomb Turks, faut quand même bien que les contacts noués grâce au zine servent aussi la crédibilité du label... qui n'en avait d'ailleurs pas spécialement besoin, mais 2 précautions valent mieux qu'une.

ZEBARGES : Too big for love... (CD autoproduit - aczebarges.dk@caramail.com)

Pfff ! C'est bien la peine d'habiter à 60 bornes de Troyes et de ne jamais avoir entendu parler de Zebarges... jusqu'à ce que je réceptionne ce CD entre une pub pour le Nouvel Obs et une lettre d'insultes du fan numéro 1 de la "442ème Rue". D'entrée de jeu précisons de suite que Zebarges porte bien un nom à forte connotation psychotique, car barges ils se revendiquent et barges ils sont. Oui da ! Songez que ces 2 zébrés (et je n'ai rien de particulier contre ces braves bêtes qui n'ont que le défaut de porter un pelage de bagnard, mais tout le monde sait, depuis la naissance de Sarkozy, que Dieu est joueur et taquin), ces 2 zigotos donc prétendent faire de la musique. Ah ! La belle affaire ! Comme si le métal tendance punk sous influence peyotl pouvait être affilié à une quelconque création artistique digne de ce nom. Non ! Qu'auraient donc en commun Zebarges et Mika (ou Zazie, ou Olivia Ruiz, ou Tokyo Hotel, ou mettez ici le nom de n'importe quel génie musical du 21ème siècle, il en existe tellement) ? Quid de la poétique tendresse qui nous étreint normalement à l'écoute de chatoyantes harmonies quand nous sommes confrontés au déluge sonore de Zebarges ? Hein ? Je vous le demande... Une boîte à rythmes cataclysmique peut-elle être aussi caressante qu'un tempo de batterie léger et primesautier ? Une basse pachydermique martelée à coups de masse d'armes peut-elle vraiment recéler toute la finesse d'exécution requise par les sautillantes mélodies pop-rock qui sont aujourd'hui le mètre-étalon de tout musicologue normalement constitué ? De glorieuses éruptions vocales peuvent-elles véhiculer toute l'émotion sensuelle et froufrouillante des filets de voix qui constituent le fond de commerce de notre bienveillante SACEM ? Je le dis haut et fort : que nenni ! Rah ! Ça fait du bien parfois de se lâcher un peu... D'ailleurs en parlant de se lâcher, et au risque de vous décevoir messieurs de Zebarges, je ne vois pas comment nos charmantes nymphettes aux petites culottes moites et humides qui constituent les parterres de tout spectacle qui se respecte pourraient s'identifier à votre sex-appeal si j'en juge par la désolation d'une pochette aussi sexuellement explicite que celle de votre dernière oeuvre. Alors que vous promettez monts et merveilles en son recto (non, je n'ai pas écrit rectum) avec un engin aux proportions éléphantesques, vous offrez à nos yeux contrits et déconfits l'affligeante vision, au verso, d'une décharge aussi fulgurante que précocement ridicule dans un jean que vous n'avez même pas eu le temps de dégrafer. Ça n'est pas comme ça que vous ferez honneur à la famille, l'un des 3 fondements emblématiques de notre société où les vertus du travail viennent d'être remises au goût du jour dans une patrie qui a enfin retrouvé ses vraies valeurs. Que de chemin reste-t-il à parcourir pour qu'enfin soit éradiquée de nos ondes et de nos platines toute cette logorrhée qui n'a de musicale que le fait d'aligner 3 notes en quelque semblant d'accord. Faut-il donc que nous subissions encore longtemps cette cacophonie sonore que certains nomment painque-rauque, d'autres métal-corps, et pourquoi pas vlllöööbeeuuurgh tant qu'on y est. En vérité en vérité je vous le dis il n'y a de salut que dans la cuite... ou dans le coït... ou dans la fuite, je ne sais plus très bien si je suis encore moi-même après tout ce putain d'métal!!

SENSA YUMA : Safe sound & insane (CD, Mass Prod/Potencial Hardcore - www.nodo50.org/potencialhc/Knock Out Records - www.knock-out.de)

Y en a qui pratiquent le safe sex, d'autres préfèrent le safe sound... encore que je ne vois pas bien ce qu'il peut y avoir de safe dans le street-punk dévastateur des anglais de Sensa Yuma, parce que les lascars ne font pas vraiment dans le punk capoté et encapuchonné quand ils décident de culbuter et de trousser un dizaine d'hymnes aussi sauvages qu'engagés. Prise de risque maximum pour un résultat à l'efficacité exubérante et à la libération orgasmique. Le "insane" du titre prend dès lors tout son sens à l'écoute de crachats aussi virulents que "Feed the greedy people", "Human fascist empire", "Fuck the USA" ou "Dreaming of a new world" (plus un "Sniffin' glue" que les Ramones n'avaient peut-être pas envisagé aussi cramé de la crête). Le punk de Sensa Yuma a le riff de guitare épidémique, la ligne de basse caverneuse et le tempo de batterie bubonique, si vous rajoutez le chant écorché et les chœurs hooligans vous aurez compris que c'est pas chez eux qu'il faut chercher les prochains vainqueurs de l'Eurovision... ce qui, en soit, est plutôt rassurant remarquez. Sensa Yuma c'est une belle brochette de pirates punks emmenés par un clown psychopathe, la troupe ayant décidé de partir à l'assaut des turpitudes de notre monde délité et déliquescent. Y a du boulot les gars ! Mais comme ils ne se sont fixés aucune règle quant aux moyens à utiliser pour foutre le feu à tout ce bordel qui nous sert de way of life il se pourrait bien que leur témérité, leur inconscience et leur folie n'en fassent de vrais combattants de l'anarchique justice, à charge pour nous de leur préparer le terrain en gangrénant le système de l'intérieur. A vos cocktails molotov !
P.S. : En prime 2 vidéos bien ravagées qu'il ne faut pas loupier si vous avez un ordi à nourrir (2 titres pas sur l'album).

BREIZH DISORDER Vol. 6 (CD, Mass Prod - www.massprod.com) BREIZH DISORDER (CD, Mass Prod)

Rendez-vous quasi annuel pour cette série de compilations "Breizh Disorder" initiée par le label rennais Mass Prod afin de faire un état des lieux régulier de la scène rock bretonne (au sens très large du terme puisque ça va du rock'n'roll au métal en passant par le punk, le ska, le hardcore, le garage ou le "bizarre"). La sixième livraison vient donc de tomber (comme les menhirs en automne) et, comme d'habitude, aucun des groupes présents ici n'apparaissait sur les précédents volumes. Certes y en a pour tous les goûts là-dedans, chacun y piochera ce qui le branche et laissera les lieux aussi propres en sortant qu'il aurait souhaité les trouver en entrant. Perso les ceusses que je connaissais déjà et qui m'ont bien accroché le conduit auditif : Drug Dealers, Tromatized Youth, Billy Bullock and the Broken Teeth. Les ceusses que je ne connaissais pas encore et qui m'ont fait le même effet que les précédents : Mitch Buchannon, Fordamage, Taxi Brousse, Titty Twister, Same Alien's, Straight In Tha Veins. Les ceusses que je connaissais déjà et qui ne m'ont toujours pas convaincu : Justine (y a rien à faire, j'accroche définitivement pas à leur punk que je trouve toujours un brin bancal, tant sur disque que sur scène, bien que le groupe passe pour être la relève du punk français). Les ceusses que je ne connaissais pas et face auxquels je reste dubitatif : les Ramoneurs de Menhirs, la Java Noire (j'ai toujours beaucoup de mal avec des trucs comme le biniou ou l'accordéon dont on ne peut pas dire qu'il soient des instruments rock par excellence, trop folkloriques pour moi). Au final, et comme les 5 premiers volumes, la compil reste néanmoins de haute tenue et largement écoutable. Mention à l'hommage photographique rendu par Mass Prod dans le livret à tous les bénévoles qui oeuvrent à un degré ou à un autre au bien-être de l'asso, ils le méritent amplement. Et puisque la série "Breizh Disorder" semble avoir trouvé sa vitesse de croisière Mass Prod en profite pour rééditer le premier volume, paru initialement en 1999. L'occasion de réentendre des groupes comme Terminal Buzz Bomb, Melmor, N.C.A., Tagada Jones, Dipsomanie, Sleazy Joke, T.V. Men, Witchery Wild, Mass Murderers, Contra Legem et autres Gunners. De tous ces groupes (29 au total) il n'en reste qu'un encore en activité (Tagada Jones), confirmation que l'espérance de vie d'un groupe de rock, dût-il bénéficier de l'air iodé ou de la potion magique, reste assez limitée. Par contre, et comme le souligne le livret remis à jour pour cette réédition, un paquet des musiciens de tous ces groupes défunts n'en ont pas abandonné la musique pour autant et ont remonté d'autres trucs depuis, qu'on a pu découvrir, pour la plupart d'entre eux, sur les volumes ultérieurs de la série. Car oui messieurs-dames, le rock'n'roll est une affaire pernicieusement incestueuse, ce qui en fait tout son charme, sa verve et son incandescence.

442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (45rpm 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl - 6,5 euros pc
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (45rpm 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl - 5,5 euros pc
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (45rpm 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl - 5,5 euros pc
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (45rpm 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl - 5,5 euros pc
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (45rpm 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl - 6 euros pc
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (45rpm 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 5,5 euros pc
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (33rpm 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 18 Euros pc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (45rpm 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 6,5 euros pc
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage - 15 Euros pc
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (45rpm 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl - 6 euros pc
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (45rpm 4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 9,5 euros pc
- RUE 014 = **HOLY BAT MUSIC - A TRIBUTE TO BATMAN** (33rpm 16 tracks)
16 bands helping the Gotham Knight- Picture disc - 18 Euros pc

CORE Y GANG : Ego-système (CD, Mass Prod)
DOBERMANN : Chimiquement méchant (CD, Mass Prod/Punkahontas - <http://monsie.wanadoo.fr/punkahontas/>)
La FRACTION : La vie rêvée (CD, Mass Prod/Crash Disques - www.crashdisques.org/Chimères - www.chimemere.org/Gestalt - <http://perso.wanadoo.fr/gestalt/Tranzophobia/Maloka> - www.malokadistro.com/Fraction Production - www.lafraction.org/Stonehenge - www.stonehengerecords.org)
SIX 8 : The chance (CD, Mass Prod)

Second album pour les bretons de Core Y Gang (avec un nom pareil difficile de cacher ses origines géographiques), un disque conscient et concerné, militant et engagé dans la lutte au quotidien contre la banalité ambiante et les travers d'une société où le profit semble désormais faire office de pensée unique (et c'est pas cet empaffé de Sarko à l'Elysée qui risque d'inverser la tendance). Le punk de Core Y Gang, dur, abrasif, percutant, se met au service de textes sans concession ("Trahison", "Insociable", "Hold up mental", "Victimes", "Coupe la joie", "Intox de pub"), comme autant de coups de poing dans une carapace d'indifférence et de mollesse intellectuelle de la part de la plupart de nos contemporains. L'album est ércuté comme une série d'uppercuts et de crochets aptes à assommer un bovin décérébré aussi bien qu'à réveiller les hordes de korrigans et de lutins qui viendront nous sauver de l'apathie généralisée. Un punk-rock qui a pour particularité de faire la part belle à un violon virevoltant, tournoyant et volubile, un violon qui ne joue aucunement le rôle de pièce rapportée dans tout ce bazar électrique mais qui, au contraire, apporte une légèreté et une folie propres aux êtres-fées des légendes. Les landes et les côtes bretonnes sont bel et bien les derniers refuges du petit peuple.

Des normands de Dobermann je ne connaissais qu'une demo reçue en 2002, une demo qui bastonnait déjà dru, à l'image de cet album rentre-dedans au discours radical, direct, brutal. Un disque anti-langue de bois qui fait du bien là où ça fait mal, qui gratte en profondeur là où ça démange, qui rabote grave là où ça ne veut voir qu'une tête. Dobermann n'emploie pas de périphrases pour faire étalage de ses coups de gueule et de ses éruptions de saine colère. "Discriminations positives", "Chimiquement méchant", "Monsieur le baron", "Crevez saloperies", "Drapeaux noirs", "Religions", "Nicolas S", si ces titres vous parlent c'est que vous êtes prêts pour le grand chambardement prôné par Dobermann. Et eux, à l'inverse de nos politicards tocards, tiendront leurs promesses de soulèvements prolétaires et de guerillas populaires. Ce qui ne les empêche pas, au milieu de toute cette urgence rageuse, de tout ce fatras punkoïde, de toute cette gouape urbaine, d'oser déclarer leur flamme à ce paragon d'érotisme que fut la croquignollette Jeanne Calment. "Oh Jeanne !" Comme on les comprend, surtout que la gisquette est encore plus à croquer maintenant qu'elle n'est plus que du temps où sa sensualité centenaire faisait des ravages dans les rangs des hospices du monde entier.

C'est pas parce que la Fraction est un groupe d'ici, qui chante en français qui plus est, qu'il souhaite se limiter à l'hexagone. Au contraire, les multiples tournées du groupe à travers le monde (Europe de l'Est ou USA notamment) prouvent qu'il est toujours possible de s'adresser à qui veut bien écouter dès lors qu'on a la volonté de bouffer du kilomètre et d'aller à la rencontre de ces publics lointains. Leur expérience montre aussi que la soit-disant barrière de la langue n'est qu'une limitation posée artificiellement à l'internationalisation du rock'n'roll. Qu'en a-t-on à faire qu'un groupe chante en français, en anglais, en serbo-croate ou en kazak du sud ? A partir du moment où le discours est suffisamment explicite et l'attitude suffisamment intégrée on s'arrangera toujours pour entendre le propos. La Fraction l'a bien compris. Seule concession faite dans le livret de ce nouvel album, la traduction des paroles en anglais, pour un accès encore facilité au discours en prise directe avec le quotidien du groupe, qui est aussi celui de quelques milliers d'autres, en butte aux mêmes problèmes existentiels et sociétaux. Les textes sont finement travaillés pour une lecture au second degré qui oblige à un petit effort intellectuel qui ne peut qu'être salutaire en ces temps d'information pré-mâchée et pré-digérée. Derrière la scansion claire et volontariste de Magali, la Fraction mouline un punk-rock efficace et énergique qui n'en oublie pas la mélodie pour autant. On adhère toujours aussi facilement au truc, un signe ça !

Second album pour Six 8 avec un changement radical de personnel. Exit les 2 cuivres du premier album, et retour à la case 2 guitares-basse-batterie. Par contre coup exit aussi la touche ska-reggae qui parsemait "Electricity", et retour à la case punk-rock'n'roll dont on fait les meilleurs groupes et les meilleurs disques. On ne rigole plus ici, les titres sont ramassés et concis (2 minutes de moyenne horaire), incisifs et compacts, énérvés et éruptifs. Six 8 ne cachent pas leur intérêt pour le Clash et quelques groupes affiliés comme Operation Ivy (dont ils reprennent "Knowledge"), on a connu influences plus crapoteuses. Surtout que les lascars sont tous de vieux briscards de la chose punk-rock (au départ Six 8 n'était même qu'un side-project pour ses membres qui tous officiaient déjà ailleurs, aujourd'hui ce groupe leur prend l'essentiel de leur temps), peu réceptifs donc à la crainte de se froter à un genre qui ne supporte pas spécialement l'à peu près, convaincus qu'ils sont de s'en sortir haut-le-médiateur, ce qui est évidemment le cas. Contrairement à ce que dit le titre de leur petit dernier la chance n'a donc rien à voir dans l'histoire, mais il est toujours bon de la mettre de son côté, on ne sait jamais, surtout quand, comme Six 8, on n'a aucunement l'intention de se coucher mais bien plutôt celle de relancer, encore et encore, jusqu'à nettoyer le tapis et rafler une mise qu'on sait nous être promise. Bien vu les gars !

SHOOT YOUR IDOLS : Catfight (CD - www.myspace.com/shootyouridolsmusic)

GUTTERCAT AND THE MILKMAN : Ballad of a drunk man (CD - www.myspace.com/guttercatandthemilkmen)

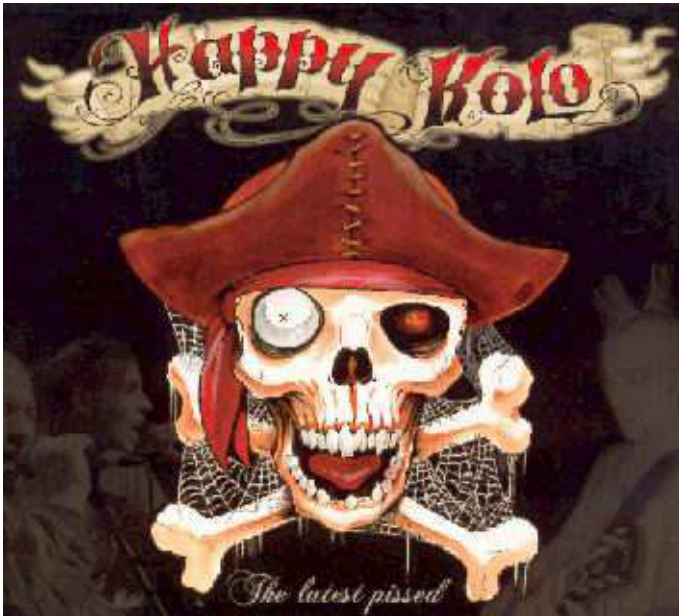
2 petites démos vite fait pour nous rappeler que le rock n'est toujours pas mort, malgré quelques shots parfois sur la tangente.

Bullett shot chez Shoot Your Idols. Ces mecs-là ont sorti les flingues pour nous convaincre que leurs accords de guitares classieux résonnaient bel et bien de l'héritage de quelques gangs peu frileux eux non plus sur le riff qui tue et l'arpège qui contractualise. Quelque part entre les Dogs et un Jon Spencer assagi "Catfight" est une petite merveille de power pop enjouée et revigorante qui nous ramène à des images de crépage de chignon cinématographique (Tura Satana ou Pussy Galore, faites vos jeux). Plus bluesy "Baby sharks" lorgne salement vers des musiques plus noires, plus crades et plus dansantes, même si le titre à l'attrance hypnotique d'un mamba et la moiteur surnoise d'un alligator. Fait pas toujours bon se promener dans les bayous.

Booze shot chez Guttercat and the Milkmen. Après une virée éclair dans le sud de la France voilà Hervé, l'ex chanteur de Baby Strange, de retour sur le bitume parisien. C'est là qu'il a trouvé une bande de laitiers en goguette, normal donc qu'un chat de gouttière tel que lui ait été attiré vers eux. Ceci étant le lait c'est bien, mais les boissons d'homme c'est mieux, comme en témoigne "Ballad of a drunk man", un mid-tempo upgradé que n'auraient certes pas renié les Stones imbibés de "Beggars' banquet" ou d'"Exile on Main Street", avec cette slide 12 ans d'âge qui vous glisse dans l'oreille aussi suavement qu'un bourbon dans le gosier. Un poil plus de légèreté de ton pour "Lonely tears in the dark" au sujet pourtant nettement plus grave et introspectif, avec un pont au phrasé répétitif, comme pour exorciser une douleur sourde et lancinante, de celles qui vous prennent au coin de la rue un soir de blues émotionnel.

Los STRAITJACKETS : Rock en español Vol. 1 (CD, Yep Roc Records - yeproc.com)

On savait Los Straitjackets, redoutable quatuor de surf music vitaminée, fortement imprégnés de culture hispanique (ils sont pourtant originaires du Tennessee, donc bien loin du Rio Grande), notamment par le port de masques de catcheurs mexicains tant sur scène que sur disque (devons-nous en conclure qu'ils les portent aussi pour aller faire leurs courses au 7-11 du coin ?), mais là je dois reconnaître qu'ils viennent de prendre tout le monde à contrepied avec ce nouvel album, puisque, non contents de laisser leur surf instrumental de prédilection au vestiaire, ils nous balancent non seulement un album chanté, mais surtout chanté... en espagnol, et, qui plus est, composé de reprises rock'n'roll ou rhythm'n'blues millésimées 50's et 60's, soit tout un pan de la culture des hispano-américains du sud-ouest des USA (East L.A. en tête), bien loin là encore de leurs Appalaches natales (encore que l'étude approfondie de leur discographie montre, par exemple, un "Tijuana boots" qui aurait déjà dû nous mettre la puce à l'oreille, c'était en 99 sur l'album "The velvet touch of..."). Le rock'n'roll est certes devenu depuis longtemps un langage universel, mais quand même, la démarche n'est pas banale. A leur décharge précisons que ce ne sont pas eux qui chantent sur ce disque, vu que de chanteur ils n'ont point dans leurs rangs, mais un trio de vocalistes hispanophones (même si certains officient habituellement en anglais), soit Big Sandy (du Fly-Rite Trio), Little Willie G. (des Midnighters) et Cesar Rosas, également producteur de la chose. Et pour faire dans le millésimé jusqu'au bout du médiateur tout ce petit monde s'est attaché à reprendre des adaptations déjà faites dans les 60's par des groupes mexicains tous plus obscurs les uns que les autres de ce côté nord-est de la border, mais tous certainement des gloires locales sur les ondes des surpuissantes radios qui abreuvent les villes frontalières du Texas à la Californie. C'est ainsi donc que Los Straitjackets revisitent Los Yaki, Los Freddys, Los Apson, Rebeldes De Rock, Los Rockin' Devils, Los Locos Del Ritmo, Los Teen Tops, Hermanos Carrion, Juan El Matematico (pour ceux que ça intéresse on retrouve certains de ces pistoleros sur une compil, "Rare mexican cuts from the sixties", parue en France chez Eva au début des 90's) qui eux-mêmes revisitèrent, en leur temps, les Kinks, Arthur Alexander, Larry Williams, les Coasters, les McCoys, Jackie Wilson, Marty Robbins ou les Troggs, que du bon donc. Un disque qui exsude une fraîcheur de bon aloi par ces temps de forte chaleur enfin au rendez-vous à l'heure où j'écris ces lignes, un disque qui vous dépayse aussi sûrement qu'un billet d'avion pour Acapulco ou Ciudad Juarez, un disque, surtout, de vrai rock'n'roll vivifiant et roboratif.



HAPPY KOLO : The latest pissed (CD, Mass Prod)

Quand Happy Kolo vous annonce un album pour, mettons, 2005, comptez large et rajoutez 2 unités au compteur, genre 2007. C'est un euphémisme que de dire qu'on l'attendait avec impatience ce nouvel Happy Kolo, surtout qu'à chaque fois qu'on se croisait c'était "promis juré croix de bois croix de fer etc..." il sort dans 2 mois. Alors moi, forcément, émoussillé et allumé comme une jeune vierge la veille de son premier rendez-vous amoureux, je n'y tenais plus. J'en ai connu des espoirs déçus, des dates fatidiques noyées dans les affres de l'indécision, des nuits blanches passées à ressasser ce que j'allais bien pouvoir leur en dire de leur zouli nouveau disque tout bien enregistré et dessiné, des heures à me ronger ongles et phalanges (j'ai même commencé à attaquer la paume de la main gauche tellement y avait plus rien d'autre à grignoter) dans l'attente du CD salvateur, de l'album de l'année (que dis-je ? du siècle), des heures de bureau perdues dans des rêveries de punk électrique, de déconnade houblonnée, de guitares porcines et de picole heureuse et joviale. Mais, telle la soeur Anne lambda, je ne voyais que les perfs qui s'agitoient et les crêtes qui pogotoient, mais point d'album charmant pour venir me tirer des griffes de l'horrible temps qui vous file entre les jambes, vous laissant sans autre alternative que votre indépendance de musicologue du binaire pour tout avenir... Et puis, joie, bonheur et félicité céleste, un beau jour voilà-t-y pas qu'un jolly roger goguenard vient frapper à ma porte, et, avec un clin d'oeil appuyé sur une dentition où les chicots se font plus rares que les élans de sympathie spontanée dans l'oeil torve de Sarkozy, me glisse entre les moignons (n'oubliez pas qu'il ne me reste plus de doigts, voir plus haut) un digipack sur lequel, croyant défaillir d'aise et d'indicible plaisir, je lis, en lettres de sang sur un champ d'or, ce nom si familier à mes yeux, mes oreilles et mes paraboos : Happy Kolo. Alleluiah brothers and sisters ! Le machin est donc enfin sorti, j'ai le truc bien en main, le bidule n'attend plus que je le glisse dans la fente humide et offerte de mon suceur de rondelle, ce que je fais derechef, n'y tenant plus après ces mois et ces années de quasi abstinence imposée. Et là, en à peine 2 secondes c'est l'explosion précoce et libératrice, de celles qui vous laissent extatique, pantois et dans un état second de première bourre. Mais bon, c'est pas le tout d'avoir enfin pu assouvir ma libido musicale trop longtemps frustrée, s'agit maintenant de voir si la divine maîtresse d'un soir pourra aussi faire une concubine certifiée sur le long terme. Premier effet sonore, ce disque, pourtant enregistré à la maison, claque de belle façon, preuve que le studio n'est plus forcément un ingrédient essentiel à la conception d'un bébé mais que les hommes derrière les machines sont toujours les principaux artisans du bazar, rassurant. Deuxième effet vocal, c'est donc le premier album enregistré avec Charly au chant masculin, un Charly qu'on a déjà pu apprécier depuis quelques années sur scène. Et là il ne faut certes pas chercher la comparaison avec Beck, ces 2 là évoluent dans des registres vocaux si différents qu'il faut faire abstraction de l'un pour écouter l'autre et vice-versa. Si Beck passait tout en force et en énergie, Charly lui se la joue plus en finesse, en tact et en sous-entendu, d'ailleurs il se fond plus dans le registre de Nat que ne le faisait Beck, jouant plus dans la complémentarité que dans l'affrontement. Troisième effet choral, on retrouve ici des titres qu'on avait déjà pu découvrir sur scène, ce qui fait qu'on n'est pas dépayés une seule seconde, certains étaient même déjà parus sur le précédent live ("Touché plein coeur", "Outrage"), habile transition donc pour ne pas effaroucher le fan de base qui pourra

ainsi se référer à quelques mémorables fiestas live personnelles en écoutant d'une oreille nostalgique ce vibrant hommage à son allégeance happykolesque. Quatrième effet générique, enfin, vu que Happy Kolo a largement eu le temps de peaufiner ce disque, celui-ci s'inscrit d'emblée parmi les pièces maîtresses du groupe, à mi-chemin entre la spontanéité qui a, de toute façon, présidé à sa genèse, et l'amour du travail bien fait qui les a fait remettre cent fois sur le métier leur ouvrage (c'est pas parce qu'on est punk qu'on doit tout saloper quand même). Du coup y a un peu de tout le patrimoine génétique du groupe dans ce disque qui est, sans conteste, le plus homogène de leur discographie. Si j'osais je parlerais bien de maturité à ce propos, mais je subodore qu'ils vont prendre ça pour une cochonneté et qu'ils vont me vanter les mérites comparés du 42 fillette de leurs docs respectives la prochaine fois qu'ils m'inviteront à écluser un gorgeon. Tant pis, je prends le risque...

Louis JORDAN : 1942-1954 (2CD, Nocturne - www.nocturne.fr)

Nouveau volume dans cette excellente collection BD Jazz de Nocturne, consacré au saxophoniste Louis Jordan. Encore que plus qu'un saxophoniste Jordan fut surtout un showman extraordinaire, ce qui, somme toute, n'avait rien d'anormal pour quelqu'un qui avait débuté, encore gamin, dans une revue de music-hall. Ceci étant, son passage dans divers orchestres de jazz (Jimmy Prior, Chick Webb, Ruby Williams, Charlie Gaines, Leroy Smith) ainsi que sa culture musicale à consistance d'éponge qui lui fera assimiler tout ce que l'Amérique de l'entre deux guerres propose comme styles divers et variés (aussi bien noirs que blancs d'ailleurs) le fera lentement évoluer vers un genre qui va acquérir ses lettres de noblesse dans les 40's, alors que l'Amérique est en plein conflit aussi bien dans le Pacifique qu'en Europe, le rhythm'n'blues. Et pour se changer les idées, les américains restés au pays aussi bien que ceux qui frôlent la mort au quotidien ont besoin de sérieux dérivatifs, la musique en sera l'un des principaux, au même titre que le cinéma. Au cours de cette décennie, l'entrain de Louis Jordan et de son groupe, les Tympany Five, feront tant d'effet sur les ondes radiophoniques, dans les juke-boxes ou sur les scènes des clubs des grandes villes que le bonhomme réussira l'exploit d'envoyer pas moins de 18 de ses titres en première position des charts rhythm'n'blues du magazine Billboard. Inutile de préciser que, dans les 40's, Louis Jordan sera probablement l'artiste le plus populaire (et évidemment le plus gros vendeur de disques) d'une Amérique qui, pour un temps, allégera un peu le ségrégationnisme institutionnel ambiant. Faut dire que Louis Jordan ne s'embarrasse pas de problèmes existentiels dans ses chansons, tout est fait pour divertir et pour faire le spectacle. Des "Caldonia boogie", "Barnyard boogie" (et son assortiment de cris d'animaux) ou "Choo-choo ch'boogie", par exemple, sont basés sur des rythmes ultra dansants et bâtis autour de quelques onomatopées que tout un chacun est capable de retenir dès la première écoute (et donc très probablement de reprendre en chœur avec Jordan lors de ses shows). Ce double CD s'intéresse à la période faste, de 42 à 54 donc, cette période d'abondance qui le verra truster et monopoliser toute l'attention du business et du public. En fait Louis Jordan sera parmi les véritables précurseurs du rock'n'roll bien qu'il n'en récoltera jamais les fruits puisque sa baisse de popularité, à partir de 54, correspondra justement avec l'avènement du rock'n'roll (Bill Haley en tête qui lui piquera pas mal de ses plans en les mettant au goût du public blanc), comment s'étonner, dès lors, que Jordan martèle, jusqu'à la fin de sa vie en 75, qu'il déteste le rock'n'roll et qu'il est un artiste de rhythm'n'blues ? Au détour des 40 titres de cette compilation (tous avec les Tympany Five) on pourra croiser quelques grands noms de la musique populaire nord-américaine de cette époque, Bing Crosby., Ella Fitzgerald, Louis Armstrong. La BD qui accompagne cette compilation est signée du dessinateur portugais Pedro Zamith, un rêve prémonitoire richement coloré, comme l'était la musique de Louis Jordan.

ABRACADABRA
MUMBO JUMBO
S) BOUM BA
PUSH KA PEE
COCK A DOODLE DOO
AZURE TE

The KRACKHAND : Doesn't mean broken hand (CD autoproduit - www.myspace.com/thekrackhand)

Encore un de ces OVNI qui tombent régulièrement dans ma boîte à lettres sans que l'on sache vraiment si les mecs viennent de l'autre bout de la ville ou de la banlieue d'Alpha Du Centaure. Non pas que ça ait une quelconque importance d'ailleurs, c'est juste que je voudrais pas me retrouver à fricoter avec quelques aliens dont je ne sais s'ils n'entreprennent pas, par l'intermédiaire de ces quelques mégabits de belle et bonne musique, la conquête en règle de notre pauvre planète sans défense (ah non, c'est vrai, j'oublie toujours que nous avons désormais 2 preux paladins pour la défense de la veuve, de l'orphelin et du riche, Bush et son fidèle Sarko, qu'avons-nous donc à craindre ?). Bon, je vais partir du principe que les 4 de Krackhand sont bien de braves terriens et tenter de décrypter leur message au monde. Encore que ça va être vite fait puisqu'il semble que leur credo tienne en ce simple mot : billy. Non, pas le prénom américanisé d'une bonne moitié des ploucs du midwest, mais plutôt le style musical qui du rocka au psycho, en passant par le swing ou le punka a fait de la seconde moitié du 20ème siècle terrestre l'âge de la guitare électrique (si Cro-Magnon avait su ça aurait-il un jour inventé la musique ? N'aurait-il pas plutôt développé un autre art majeur ? Je sais pas moi, la peinture pariétale ou la guerre par exemple ?). Bon, de toute façon le mal est fait, alors autant prendre la chose avec philosophie : le rock'n'roll est bel et bien le dernier refuge des amateurs de rythmes, de sexe, de carburateurs flingués (merci Lester) et autres alcools forts, que du fréquentable donc, et the Krackhand font indéniablement partie de la bande comme en témoigne ce (premier ?) album où les demi-caisses se sont mises sur leur 31 comme pour mieux infiltrer les dessous en coton des petites filles, où la contrebasse s'est faite séductrice comme pour être sûre de finir la soirée en bonne compagnie, où les tempos se sont enroulés leur double dose de 45° on the rocks pour mieux se désinhiber, où les mélodies se sont embrasées les sens pour mieux affoler les nôtres (je sais, j'ai jamais pu résister à une double paire de bas résille sur piédestal de talons-aiguilles, chacun ses faiblesses). Si avec tout ça vous croyez encore que les garçons naissent dans les choux et les filles dans les roses je ne saurais trop vous renvoyer à l'étude de l'intégrale des Sun sessions d'Elvis (the Krackhand sont déjà passés par là comme en témoigne le "That's alright mama" qui clôt cet album).



leur demandant par exemple de voter pour leurs titres préférés, de leur envoyer des photos, ou de leur faire savoir où ils aimeraient les voir jouer. En prime il y a également une boutique en ligne pour commander disques, t-shirts, stickers, casquettes et autres trucs peu communs comme slips, sacs à main, déodorants, porte-clés, etc... Ces gens-là ont décidément du goût. Et pour ceux qui prétendraient ne pas les connaître je leur rappellerais juste qu'il y a quand même de fortes chances pour qu'ils les aient vu au moins une fois dans leur vie puisque le groupe apparaissait, dans son propre rôle, dans le premier volet du slasher "Souviens-toi l'été dernier".

INTERNET

Le one man band **Mr Bonz** vient de sortir son premier album, pour en savoir plus : www.myspace.com/mrbonzonemanband @@@ C'est les vacances, si vous voulez vous payer une bonne tranche de rigolade allez faire un tour sur ce site québécois, c'est à mourir de rire : <http://www.tetesaclaques.tv/collection.php> @@@ Les **Fossoyeurs** à la télé ? Si, c'est possible. Un petit truc filmé lors de la dernière Fête de la Musique : <http://www.tvonzeweb.fr/film0020.html> @@@ Les bretons de **Lost Disciples** sont jeunes et modernes, ils sont donc sur Internet : www.myspace.com/lostdisciplesband @@@ Un nouvel album des **Dirty Fonzy** se profile à l'horizon. En attendant vous pouvez en apprendre plus sur le groupe ici : www.dirtyfonzy.com @@@

<http://www.rsf-pix.com/rsf/home.html>

Raul est un dessinateur et un illustrateur spécialisé dans les pin-ups court (voire peu... ou dé...) vêtues. Grand utilisateur de la palette graphique et de Photoshop, ses dessins sont très flashy, exception faite, évidemment, de ses esquisses, dont quelques-unes sont également en ligne. Son site est essentiellement constitué de galeries de ses dessins, classées par année ou par genre. Il affectionne particulièrement les thèmes de science-fiction ou de cybernétique, les diabolines, les créatures fantastiques, les sujets humoristiques, et les fêtes du calendrier (Noël, Halloween, et même un zodiaque sexy en court de finalisation). Vous trouverez là de quoi agrémenter votre bureau par exemple.

<http://www.scots.com>

Originaires de Chapel Hill en Caroline du Nord, en plein Bible Belt, **Southern Culture On The Skids** existent depuis 1983 avec, fait suffisamment rare pour être signalé, les 3 membres d'origine toujours à leur poste aujourd'hui, soit Rick Miller (guitare, chant), Mary Huff (basse) et Dave Hartman (batterie). Personnellement je suis fan de leur psychogarage-trash-voodoo-swamp-abilly depuis 1986 et leur premier album, ce qui ne rajeunit personne. A l'heure où ils viennent de sortir un disque de reprises country, "Countryopolitan favorites", un petit tour sur leur site s'impose. Un site fourni qui propose certes les rubriques habituelles (news, bio, photos, videos, titres en écoute, concerts à venir) mais aussi des trucs plus inusités comme des petits jeux marrants ou un journal de tournée tenu par Rick. Une page importante du site est également consacrée aux fans, dont le groupe se préoccupe beaucoup,





www.texasmf.com

Le site du groupe suédois **Texas Motherfuckers**, tenants velus et tatoués d'un heavy-power-rock'n'roll qui bastonne sec et cartonne sévère, mais vous l'aviez deviné rien qu'à leur nom, non ? Le site n'a rien d'exceptionnel mais permet de connaître l'essentiel du groupe à travers bio, disco et photos. Simple mais efficace. Et comme ils sont en train de monter une tournée européenne pour cet automne vous serez bien avisé d'y retourner régulièrement histoire de voir s'ils ne passeraient pas près de chez vous durant ce périple (aucune date française pour l'instant, mais on ne sait jamais).

<http://www.theultrabimboos.com>

On reste en Scandinavie, mais on va faire un petit tour du côté de la Finlande avec les 4 gisquettes de **Ultra Bimboos**. Et même si leur site n'a pas été mis à jour depuis un an ça n'empêche pas de s'y promener. On apprend d'ailleurs que l'une des filles a eu un bébé au printemps 2006, ce qui explique peut-être que le groupe ait fait une pause depuis. Bref, pour en savoir plus sur le rock'n'roll tendance sixties cryptique du gang vous pourrez vous délecter des portraits de chacune d'elles, ainsi que de la bio, de la disco et des photos de l'ensemble. Petit plus, une reproduction de plusieurs flyers de concert, et une bande dessinée signée Maria, l'une des 2 guitaristes. De quoi patienter en attendant un retour que l'on espère proche.

